

Elodie Loisel

La Libellule  
L  
aux  
Ailes Noires

I

**PL**  
EDITIONS

# La Libellule aux ailes noires

Partie I



Etodie Loisel

*Quel message apporte la libellule ?  
Celui de la transformation, il nous rappelle que le  
changement est souvent nécessaire pour grandir et évoluer.  
Parfois, il faut passer par des périodes difficiles pour  
atteindre un nouveau stade de notre vie.*



# Préambule

Vendredi 25 juillet 2003

Gridley

19 h 45

Un rat dissimulé dans les poubelles du café au coin de la rue de Dranveur regardait de ses yeux gris de nuisible les premières lueurs du crépuscule s'abattre sur l'île de Gridley. Alfred Gustave, l'unique mendiant de l'île, traversa une ruelle sombre. Le vagabond se préparait à passer une énième nuit fraîche sur les quais, quand deux journalistes de *Ouest-France* l'accostèrent pour lui poser des questions concernant la récente disparition de Joanie Estève et l'affaire de la riche héritière Louise Winthrop.

— J'parle si vous avez une p'tite pièce, M'sieur, M'dame, pour un vieux fou comme moi. C'est d'la fille Winthrop que vous voulez que j'raconte, c'était une petite pimbêche prétentieuse, une p'tite fille à son papa. Mais elle avait un cul d'enfer, c'te gamine-là. Elle en avait des secrets ; ça, vous pouvez me croire, elle en avait beaucoup, des s'crets. Une p'tite pièce et j'vous raconte c't'histoire d'y a plus de trente ans. C'est les lumières du vieux couvent qui vous ont fait revenir à Gridley, croyez-moi, M'sieur-Dame, cette île, elle est maudite, hantée, faut pas traîner dans le coin. Vous m'donnez une p'tite pièce et j'vous raconte c'que vous voulez savoir. Hé, me tournez pas l'dos quand j'vous cause, j'suis pas malpoli avec vous, alors soyez pas malpolis avec moi. Cassez-vous pas comme ça, vous autres, autrement, je vous balance ma bouteille dans votre sale tronche de journaliste merdeux. Allez vous faire foutre, sales enfoirés de merde, dégagez de mon trottoir, allez vous faire baiser chez les p'tites putes comme la Winthrop.



# Chapitre 1

## Le nœud des pendus

Samedi 26 juillet 2003

Manoir Winthrop

9 h 10

Charles Winthrop s'était couché tard, il avait branché son téléphone portable pour ensuite le déposer sur sa table de nuit comme il le faisait chaque soir. Il avait un vague souvenir, celui de l'avoir entendu vibrer deux minutes avant d'ouvrir les paupières. Il s'agissait certainement d'une bonne nouvelle ; les bénévoles et la police avaient peut-être retrouvé Joanie Estève.

Il embrassa le dos de sa femme le plus silencieusement possible pour ne pas la réveiller. Il y avait du côté de Victoria un verre vide de Château Pontet, son vin rouge préféré, et la moitié d'un Lexomil. Elle n'ouvrirait sûrement pas les yeux avant midi.

Le septuagénaire saisit son téléphone et aperçut le nom de Jacques en appel manqué. En prenant soin de récupérer ses pantoufles, laissées la veille au pied de son lit, il se faufila sans bruit à l'extérieur de la chambre conjugale. Il vérifia l'heure : 9 h 12.

Les égratignures qu'il avait sur les jambes lui faisaient un mal de chien. Douze heures auparavant, aidés par une trentaine de volontaires munis de lampes de poche, ils avaient fouillé le marais des Douves jusqu'à environ minuit. Le groupe avait méthodiquement quadrillé le secteur en avançant par rangées horizontales. Aux abords du marécage, à cause de la mauvaise visibilité, il avait chuté dans les ronces. Ses jambes avaient sacrément été écorchées ; il constatait à présent les dégâts à la lumière éblouissante de ce matin d'été.

Comment cette jeune fille avait-elle pu se volatiliser ? Joanie Estève était introuvable depuis presque deux jours. Tous les habitants qui la connaissaient avaient poursuivi les recherches jusqu'à tard dans la nuit, presque au petit matin malgré des rafales extrêmement violentes, car une tempête faisait rage dans l'estuaire. Les Bretons étaient reconnus pour leur force de caractère et ce n'était pas un orage de moussaillon qui les arrêterait dans leur mission. Pourtant, la gamine restait introuvable.

Ce matin, le rendez-vous pour les bénévoles était fixé à 10 h 30. Cette fois-ci, les fouilles devaient se concentrer sur la plage des Quatre Vents, près de la maison abandonnée. Des adolescents qui faisaient du canoë avaient apparemment repéré un bout de tee-shirt appartenant à la victime. La victime, non ! Pourquoi ce mot ? Charles chassa cette idée morbide de son esprit.

Mais il n'était pas d'humeur à les rejoindre aujourd'hui, c'était un jour trop difficile pour lui. Charles tapa le code 1704 – date de naissance de sa fille Louise – pour déverrouiller son portable tandis qu'il descendait les grandes marches des escaliers du manoir. Il appuya sur le SMS envoyé par Jacques et lut avec attention le message : « La police pense qu'il y a un lien entre la disparition de Joanie Estève et Louise. Appelez-moi dès que possible. »

Charles entendit un craquement, il sursauta, regarda par-dessus son épaule. Personne. Victoria ne devait rien savoir, sa femme ne lui pardonnerait jamais d'avoir engagé un détective privé sans son accord, alors que cela faisait plus de cinq ans maintenant qu'elle voulait tourner la page de ce drame. Les mains tremblantes, il effaça le texto. Il fallait qu'il retrouve ses esprits avant de contacter Jacques.

Nous étions le 26 juillet et Maryse ne viendrait pas faire le ménage. Chaque 26 juillet depuis trente ans, la somptueuse demeure restait close. En plus, elle avait rendez-vous au commissariat à cause de Kevin, son fils. Il s'agissait d'une

sordide histoire de chat, il n'avait rien osé demander sur la plainte déposée par le maire, mais les rumeurs allaient bon train dans des petits coins comme Gridley.

Il resserra le nœud de sa robe de chambre et appuya sur le bouton de sa nouvelle machine à expressos venue tout droit d'Italie. Il s'attarda un long moment sur la photo aimantée du frigo, la toute dernière de Louise, sa fille cadette. Louise était tout simplement magnifique. Ses cheveux châtain clair coupés au carré encadraient un visage parfait avec de grands yeux caramel, une bouche en cœur et un petit nez légèrement retroussé. Elle avait un sourire taquin et posait fièrement devant ses seize bougies. Alex, son neveu, l'agrippait par la hanche du côté droit, mais Charles avait découpé la partie gauche où se tenait Randall, son fils. Seul son bras sur l'épaule de sa sœur témoignait de sa présence ce jour-là. Il effleura cette partie du cliché avant de s'attarder à nouveau sur les traits de Louise tandis qu'un goût amer contractait sa gorge.

Si elle avait pu grandir, vieillir, quel genre de femme serait-elle devenue ? Il pensait à Roger Estève et espérait de toutes ses forces que cet homme n'ait pas à subir ce que Victoria et lui avaient vécu durant toutes ces années. Il souhaitait sincèrement qu'il ait la chance de revoir sa fille en vie. Pour les Winthrop, leur existence avait pris fin le 26 juillet 1973, à la mort de Louise. Trente ans jour pour jour après ce drame, un autre se profilait.

Aujourd'hui, comme tous les 26 juillet depuis trente ans, Victoria finirait la bouteille de Château Pontet entamée la veille et avalerait la seconde moitié de son somnifère. Après avoir pris son petit-déjeuner au Alice Café comme tous les samedis, Charles irait déposer un bouquet de pivoines sur la tombe de leur fille. Il se brûla les lèvres à la première gorgée de son café. À la dernière, il avait les idées plus claires et il se sentait prêt à affronter les révélations du détective. Était-ce possible qu'il y ait un lien entre Joanie et Louise alors que trente ans séparaient les deux affaires ? La disparition de Joanie ne pouvait-elle pas être une malheureuse coïncidence ?

Les jambes tremblantes, Charles ouvrit les grands rideaux en velours pourpres du salon. Ses yeux eurent du mal à s'habituer à la lumière du jour, il plissa les paupières quand son regard se posa sur une forme étrange qui flottait à la surface de la piscine. Il examina avec plus d'attention. Sa tasse à café tomba au sol et se brisa en mille morceaux. Sans s'en soucier, le vieil homme tira à plusieurs reprises sur la poignée de la porte pour sortir, avant de se rappeler qu'il fallait déverrouiller le loquet. Il s'y efforça frénétiquement. En état de choc, il marcha sur la céramique, le morceau de verre transperça sa fine pantoufle et coupa son talon, il ne s'en rendit même pas compte. Des gouttes de sang tachaient le marbre de la terrasse.

Charles hurla au moment où il comprit que ses yeux ne l'avaient pas trahi. Il s'agissait bien du corps de Joanie Estève, allongé sur un matelas pneumatique au milieu de sa somptueuse piscine.

Le cadavre de la jeune fille était blanc comme de la porcelaine, ce qui accentuait la couleur jaune du matelas. Avec son visage grimaçant, il était impossible de croire qu'elle dormait. Elle gisait là, sur le dos, les jambes écartées, l'une d'elles touchait l'eau. Elle portait le même maillot que Louise, un deux-pièces à rayures blanches et roses. Ses deux mains frêles étaient attachées contre sa poitrine. Ses cheveux n'étaient plus bruns ni longs comme sur la photo de son avis de recherche placardée dans toute l'île, mais blonds et coupés au carré, identiques à ceux de Louise.

Le sang martelait les tempes de Charles ; ce drame était de sa faute, il en était l'unique coupable. Il ne sauta pas dans la piscine pour sortir le corps de l'eau, elle était morte et il ne voulait pas parasiter les éventuelles preuves qui pourraient incriminer le tueur. Il tourna le dos à Joanie Estève – enfin, ce qui demeurait d'elle –, et retourna rapidement chez lui. Il referma la porte et tira les rideaux. Il n'était plus question d'appeler Jacques, Charles savait ce qu'il lui restait à faire.

Toujours fébrile, il monta dans son bureau et fit coulisser un tiroir secret de sa table de travail. Il sortit une gourmette en argent tachée de sang, avec le nom d'Angela gravé dessus. Puis, il la déposa dans une enveloppe. Il remplaça ce mystérieux bijou à l'endroit même où il se trouvait et verrouilla le tiroir avec sa clé. Il prit une autre enveloppe et y dissimula la clé alors que ses larmes mouillaient le papier.

Puis, il attrapa son Montblanc préféré, offert par Alex pour son 78<sup>e</sup> anniversaire, et griffonna « RANDALL » en lettres majuscules. Il se dirigea vers l'immense tableau à la peinture à l'huile qui les représentait, lui et Vicky, et le décala sur la gauche. Il tourna le verrou de son coffre-fort, un *clic* familier retentit. Il plaça l'enveloppe à l'intérieur en sachant très bien qu'Alex penserait immédiatement au coffre et transmettrait ceci à Randall.

Il saisit ensuite son calibre 9 qui se trouvait dans le coffre et le posa sans bruit sur son bureau. Il referma enfin la porte blindée avant de rabattre l'imposant cadre précautionneusement.

Il s'assit, scrutant les détails de cette arme à feu. Depuis combien de temps était-elle dans la famille ? Elle appartenait auparavant à son frère aîné, Robert. Quels secrets pouvait-elle cacher ? Impossible de mettre un terme à ses jours avec, c'était risqué pour le nom des Winthrop. Charles songea ensuite à Vicky, et il ne voulait pas que son épouse découvre son cadavre ici, dans son bureau. Elle avait déjà enduré tellement d'horreurs qu'il devait lui épargner ce moment douloureux.

Il était 10 h passées de cinq minutes quand il descendit calmement les marches de l'escalier. Ses mains ne tremblaient plus. Il était presque heureux et il ne s'était pas senti aussi léger depuis trente ans.

Il récupéra son téléphone portable sur le guéridon du couloir et prit la direction du garage. Comme s'il avait compris son néfaste projet, Tex, leur vieux golden retriever, lui barra le passage. Il le caressa pour la dernière fois avec tendresse, en le

remerciant d'avoir été si fidèle pendant toutes ces années. Le chien se blottit contre lui. Puis, Charles l'attacha à sa laisse. L'animal le regardait sans trop saisir l'enjeu et continuait de remuer la queue.

Charles sortit du coffre de sa Jeep rouge – celle qu'il prenait pour partir pêcher – une corde en chanvre. Cette dernière avait été utile de nombreuses fois pour s'extraire d'une ornière profonde quand il s'aventurait trop près du rivage. Il chercha sous son établi le marchepied bien pratique pour récupérer l'huile de vidange sur les hautes étagères.

Muni de la corde et du marchepied, Charles se dirigea ensuite vers le grand chêne, le plus vieux et le plus majestueux de leur propriété, celui où il avait accroché la balançoire de ses deux enfants 40 ans auparavant. Il revoyait Louise et Randall courir autour de lui en riant ; leurs fantômes d'enfants le hantaient encore.

Il lança la corde sur la branche qui semblait la plus solide et monta sur le marchepied qui tangua sous son poids. Puis, il commença le nœud enseigné par son grand-père. « Il faut des années à un marin pour maîtriser tous les nœuds, mais lorsqu'il les sait, il peut les faire les yeux fermés », disait son aïeul. Il ajoutait souvent : « Un Winthrop se doit de connaître l'ensemble des nœuds, c'est une tradition dans notre famille. » Déjà, la pression se ressentait sur ses épaules, mais la fierté d'être un Winthrop ne l'avait jamais quitté. Pourquoi n'avait-il pas réussi à inculquer cela à son fils ?

La corde autour de son cou, il composa le 18. La voix de l'opératrice retentit dans le téléphone :

— Je vous écoute. Quelle est votre urgence ?

— Au manoir Winthrop, vous trouverez le corps de Joanie Estève dans la piscine.

Une minute de silence.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit d'elle ?

— Absolument certain.

— Donnez-moi votre identité.

— Je suis Charles Winthrop. Quand vous arriverez, faites le tour par le jardin, le portillon est ouvert, mais ne sonnez pas à l'entrée, ma femme dort encore. Prenez deux sacs mortuaires.

Déterminé, Charles lança son portable au loin alors que l'opératrice criait toujours dans le combiné. Il resserra la corde sur sa gorge. Son esprit vagabonda vers son grand-père : allait-il le revoir dans l'au-delà ? Il pensa ensuite à son petit-fils. Celui qu'il n'avait pas eu la chance de connaître, à qui il ne pourrait jamais apprendre à faire des nœuds de marin, celui qui ne serait jamais un vrai Winthrop. Il se dit que finalement, il aurait bien aimé le rencontrer au moins une fois. Mais la culpabilité était bien trop lourde à porter depuis tant d'années.

C'était trop tard pour envisager de reculer. Il fit basculer le marchepied contre le gazon encore mouillé par la tempête de la veille. La branche émit un craquement. La ceinture de sa robe de chambre se desserra en même temps que celle autour de sa gorge se contracta.

Il suffoquait, mais il était prêt à partir, à quitter cette existence au cours de laquelle il avait vécu plus de drames que de joies.

La douleur physique était insupportable, mais si minime en comparaison de celle qu'il avait ressentie le 26 juillet 1973. Le jour où il avait serré dans ses bras le corps sans vie de la personne qu'il aimait le plus au monde, sa fille, sa petite Louise. Il allait enfin la rejoindre.

Ses jambes écorchées se balançaient doucement à une trentaine de centimètres du sol. Il perdit ses pantoufles. Son cerveau allait exploser alors qu'il ne parvenait déjà plus à respirer. Son ultime souffle s'envola tandis que les pompiers dans l'ambulance remontaient à toute allure la route côtière qui menait au manoir Winthrop.

## ELODIE LOISEL



Élodie Loisel est née le 24 août 1984 à Montélimar (France).

Cinéaste de formation, elle obtient son diplôme avec mention à l'ARFIS, école de cinéma. Elle écrit, produit et réalise une série TV avec la comédienne Marthe Villalonga, qui reçoit le prix de la SACD au festival des séries d'Aix les Bains et l'aide à l'écriture pour l'innovation du comité de lecture du CNC.

Son premier succès littéraire est la série jeunesse « Le secret des druides », publiée par Punchlines Éditions. Grâce à cette série, elle a remporté le prix littéraire La Plume en 2015, et les deux premiers tomes sont devenus des best-sellers au Québec, avec une traduction en chinois.

Elle a également publié deux thrillers : « Les yeux du vide » en 2016, qui a atteint la 10<sup>ème</sup> place au palmarès Québec Loisirs, et « Henri Heller – Un hiver maudit » en 2022, tous deux publiés par Punchlines Éditions. L'action de ses thrillers se déroule au Canada, où elle a vécu pendant deux ans à Montréal.

Son talent pour l'écriture de Chick lit jeunesse a également été reconnu avec la publication de la série « Lola Rock ». Les droits d'auteur de cette série ont été rachetés par Punchlines Éditions et City Éditions (France), et les trois premiers tomes sont déjà disponibles.

Son dernier livre, « THE LAST GAME », est un roman tête bêche publié en 2021 chez Punchlines Éditions. Les droits ont été rachetés par Glénat Québec, ce qui témoigne de l'engouement pour son travail. Elle prépare également la sortie de son nouveau livre jeunesse intitulé « Zoé Rock », qui sera publié chez Glénat en novembre 2022.

Avec ses nombreux succès littéraires et son talent pour l'écriture, Elodie Loisel est une auteure à suivre de près dans le paysage littéraire français et québécois.



[www.punchlineseditions.fr](http://www.punchlineseditions.fr)  
[contact@punchlineseditions.fr](mailto:contact@punchlineseditions.fr)